

L'ARMORIQUE ROMAINE

_ PERSPECTIVE DE RECHERCHE _

PAR P. GALLIOU

Voici maintenant six ans, nous proposons, dans un ouvrage intitulé L'Armorique romaine, un état de nos connaissances des cinq civitates occupant la péninsule armoricaine, sans masquer d'ailleurs les manques et les incertitudes. Depuis cette date, bien que les efforts conjugués des archéologues bretons aient permis de combler certaines lacunes et de lever certains doutes, de nombreuses questions alors posées sont restées sans réponse. Il n'est peut-être donc pas inutile de les rappeler ici et de mettre ainsi en évidence les principaux axes de recherche qui, en ce domaine, devraient s'imposer à la recherche régionale.

1) Les derniers temps de l'Indépendance :

Les fouilles menées sur Braden en Quimper ou à la Boissanne en Plouër sur Rance (C.d.N.) - pour ne citer que quelques exemples - ont apporté des renseignements d'importance capitale sur l'habitat ouvert dans l'Ouest de la France à la Tène Récente et Finale. Il faut cependant admettre, avec les archéologues concernés, que les habitats fouillés à ce jour sont trop peu nombreux pour que se dessine déjà une image fiable de l'organisation politique et sociale des communautés armoricaines des - II^e/I^{er} siècles. Il y a donc beaucoup à attendre de l'exploration scientifique de sites "défensifs" et de l'établissement d'une chronologie serrée des émissions monétaires armoricaines. Ces recherches, conjointes à l'examen systématique des productions artisanales régionales et de leur diffusion ainsi que des commerces à plus grandes distances, devraient permettre de mieux comprendre l'évolution des tribus armoricaines au cours du siècle précédant la Conquête romaine, et, par là même, de mieux cerner les motivations de la résistance tardive de celles-ci à l'invasion et, quelques décennies plus tard, de la "prise" du système romain sur une société en apparence si différente.

2) La Conquête et les prémices de la romanisation :

Il est peu probable, à moins que la prospection aérienne nous fasse découvrir certains des camps de marche des armées césariennes, que nous puissions faire quelque progrès dans la connaissance de la campagne terrestre contre les coalisés armoricains, les vestiges laissés par ce type d'évènement militaire étant particulièrement évanescents. On se demandera également si les restes des navires gaulois et romains coulés lors de la grande bataille navale de - 56 ont été suffisamment bien conservés par l'océan pour que nous puissions un jour en découvrir les vestiges et ainsi fixer le site précis de cet affrontement. De telles recher-

ches ne méritent pas, à vrai dire, que s'y investissent le temps et l'énergie des archéologues et des historiens.

Bien plus prometteuses, en revanche, est l'étude approfondie des mutations économiques et sociales qui se marquent, dès après la conquête, par un certain ralentissement des relations économiques avec le monde méditerranéen et l'enfouissement de nombreux dépôts monétaires puis, sous le règne d'Auguste par un regain d'activité accompagnant l'organisation administrative de la province et l'éclosion des premiers noyaux urbains. Il y a, de toute évidence, dans l'examen des premières relations entre conquérant et conquis, dans l'investigation du rythme des mutations de la société tardo-laténienne vers la société gallo-romaine, une passionnante approche d'un phénomène d'acculturation, ne se traduisant toutefois pas nécessairement par l'élimination de la civilisation du peuple conquis.

On ne saurait guère attendre que de découvertes fortuites d'inscriptions publiques ou privées - du type de celles mises à jour à Rennes en 1968 - quelque avancée significative sur le problème de l'administration des civitates armoricaines. Il serait néanmoins utile que des spécialistes de toponymie se penchent sur les documents médiévaux et post-médiévaux, à la recherche des unités territoriales subalternes (pagi) fédérées au sein des civitates, qui se trouvent sans doute dans bien des cas à l'origine de nos "pays".

3) Le cadre économique

Bien que les fouilles menées depuis une trentaine d'années en Bretagne aient permis d'arriver à une compréhension globale des structures de l'économie régionale et surtout de montrer qu'elles formaient un système fortement intégré dont les éléments étaient fondamentalement interdépendants, de nombreuses incertitudes demeurent quant à l'organisation de ces composantes. Nous ne connaissons ainsi, à de rares exceptions près, que les principales directions du réseau routier régional et il reste, en ce domaine, un travail de prospection immense à accomplir pour repérer précisément sur le terrain et dans les parcellaires le tracé des voies et chemins antiques. Ce pourrait être là l'oeuvre d'amateurs soucieux du passé de leur terroir.

Il en va de même de la mise en évidence et de l'identification des sites ruraux antiques. Les travaux des prospecteurs du Centre régional archéologique d'Alet, par exemple, ont montré que de très nombreux sites de ce type étaient totalement inédits et que la multiplication des découvertes permettrait d'établir, au bout du compte, une carte enfin fiable et cohérente de l'occupation du sol à l'époque romaine. Il faut aussi admettre qu'en dépit des fouilles opérées sur quelques villes romaines de la région - et on pensera, en particulier, au très remarquable travail d'A. Provost à la Guyomerais en Chatillon-sur-Seiche (I & V) - nous ne savons pas grand chose de l'économie de ces établissements agricoles. Il

est à souhaiter que se déroulent, sur d'autres villes armoricaines, d'autres fouilles aussi amples.

Les diverses activités artisanales, dont le détail nous échappe encore dans bien des cas, posent des problèmes similaires. Nous ne savons, à vrai dire, presque rien des métallurgistes armoricains, en dépit des nombreux vestiges qu'ont laissé leurs travaux et bien peu de chose aussi, en l'absence de prospections de terrain et de l'étude raisonnée des séries de céramiques "communes" - des nombreuses poteries qui offraient aux Armoricains de vastes gammes de céramiques d'usage (vases servant à la cuisson, la conservation, la consommation). Il est certain qu'un programme conjoint de prospections de terroir et de recherches de laboratoire pourrait faire rapidement progresser nos connaissances de ce secteur économique, ainsi d'ailleurs que celles concernant les industries de salaisons de poisson, abondantes sur nos côtes entre la baie de Saint-Brieuc et l'estuaire du Blavet. Si l'on ne doute plus guère, en effet, de la nature exacte de ces établissements aux structures si particulières, bien des incertitudes demeurent encore quant au type de denrées qu'elles produisaient (poisson salé ? garum ?) et à leur alimentation en sel.

Centres de consommation et de transformation des produits de la terre et de la mer, lieux de transit des denrées importées et exportées - les liens commerciaux unissant les civitates de la péninsule aux autres parties du monde romain sont aujourd'hui relativement bien connus - les villes romaines d'Armorique, qu'il s'agisse des capitales de cités ou des agglomérations de moindre importance (vici), sont pratiquement toutes identifiées, bien que nous ignorions, dans la plupart des cas, leur nom antique. Bien peu, cependant, ont donné lieu à des fouilles de quelque ampleur et en dépit des importants travaux de P. André et A. Triste à Vannes, A. Barold et F. Goupil à Rennes, nous ne savons presque rien de l'organisation interne, des monuments de la vie municipale de ces grandes villes comme nous ignorons presque tout de Carhaix ou d'importants vici comme Locmariaquer ou Kerillien-en-Plounéventez (F.). L'exploration raisonnée de ces lieux de rencontre de la romanité et des cultes indigènes doit être un des thèmes prioritaires de recherche dans les années à venir.

4) Du quotidien ou spirituel

Comme nous l'avons souligné plus haut, l'examen des rencontres et interpénétrations des cultures romaine et tardo-celtique constitue un thème de recherche particulièrement riche et prometteur, bien qu'il ne faille pas mésestimer les difficultés que recèle une telle approche. L'analyse des pratiques funéraires ou du registre des divinités vénérées localement révèle bien, malgré quelques influences allogènes dont l'ampleur varie selon les lieux et les époques, un fort cons

tisme des Armoricaïns, un remarquable attachement à des traditions pésennes, et ceci en dépit d'un cadre matériel modelé, dans une très large mesure, par les modes et les techniques romaines. Mais faut-il pour autant en conclure que le latin ne fut nullement parlé en Armorique, où se serait donc préservé un gaulois pur de toute influence extérieure ? On sait qu'il s'agit là d'un débat complexe, où les indices sont rares et d'interprétation difficile, mais tout porte cependant à croire que l'établissement du corpus des éléments disponibles (inscriptions diverses, graffites, etc.) permettrait d'apporter des premières réponses. Il est d'ailleurs probable que celles-ci seraient bien plus nuancées que le pensent certains, trop marqués par des idéologies opposées. Si l'on ne peut plus douter aujourd'hui que l'Armorique fut autant "romanisée" que l'ensemble de la Gaule du Nord, les limites et les rythmes spatiaux et temporels de cette éventuelle acculturation sont encore mal définis. C'est aussi à ces études fines que devraient s'attacher les archéologues de demain, de même qu'à la mise en évidence des secteurs les moins romanisés de la société gallo-romaine, secteurs largement oubliés par l'archéologie.

5) De l'Armorique à la Bretagne

Que les communautés armoricaines aient connu une crise grave dans le troisième quart du troisième siècle après, est depuis longtemps un fait reconnu de l'histoire régionale. Toutefois, alors que les "antiquaires" du siècle passé voyaient dans les destructions accumulées l'effet de raids barbares particulièrement meurtriers, les archéologues d'aujourd'hui y décèlent l'effet de mouvements complexes, de nature sociale et économique plutôt que purement militaire. Les vestiges d'une "barbarisation" ou les traces d'un abandon se voyant dans tous les niveaux archéologiques datables de la fin du troisième siècle ou du début du quatrième, il faut admettre que la crise fut grave et durable. Il faut cependant s'interroger sur la nature du phénomène, car, dans ce monde en pleine mutation, les objets importés, parfois de fort loin, ne manquent pas. On est aussi conduit à se demander ce qu'il advint des groupes humains qui, dans cette période troublée, fuyaient les villes, quartiers urbains et artisans locaux. Où s'installèrent-ils, et dans quelles conditions ? Dans quelle mesure l'occupation du sol fut-elle modifiée ou affectée par ces migrations internes ? Ce sont là des questions qui, dans une très large mesure, demeurent sans réponse et appellent donc les efforts combinés des archéologues "classiques" et des spécialistes du Haut Moyen Age. Ces problèmes, à vrai dire extrêmement complexes, ne sauraient d'ailleurs être résolus sans que soit prise en compte l'arrivée des premiers contingents bretons en Armorique, elle-même directement liée à la défense de la péninsule au Bas-Empire. Ainsi devrait pouvoir se résoudre la question particulièrement épineuse du passage de l'Armorique romaine à la Bretagne.